

J'avais peut-être six ans. A dix ans, on parcourt seul tout le quartier, on discute avec les marchands, on sait écrire, au moins son nom, on peut consulter une voyante sur son avenir, apprendre des mots magiques, composer des talismans, En attendant, j'étais seul au milieu d'un grouillement de têtes rasées, de nez humides, dans un vertige de vociférations de versets sacrés. Moi, je ne voulais rien imiter, je voulais connaître Abdallah, l'épicier, me raconta les exploits d'un roi magnifique qui vivait dans un pays de lumière, de fleurs et de parfums, par delà les Mers des Ténébres, par delà la Grande Muraille. Et je désirais faire un pacte avec les puissances invisibles qui obéissaient aux sorcières afin qu'elles m'emmenent par delà les Mers des Ténébres et par delà la Grande Muraille, vivre dans ce pays de lumière, de parfums et de fleurs. Ils aimaient aussi jouer à la bataille, se prendre à la gorge avec des airs d'assassins, crier pour imiter la voix de leur père, s'insulter pour imiter les voisins, commander pour imiter le maître d'école. Je savais qu'au fond d'un boyau noir et humide, s'ouvrait une porte basse d'où s'échappait, toute la journée, un brouhaha continu de voix de femmes et de pleurs d'enfants. A six ans j'étais seul, peut-être malheureux, mais je n'avais aucun point de repère qui me permit d'appréhender mon existence: solitude ou malheur. Le monde me paraissait un domaine fabuleux, une féerie grandiose où les sorcières entretenaient un commerce familier avec des puissances invisibles. Mes petits camarades de l'école se contentaient du visible, surtout quand ce visible se concrétisait en sucreries d'un bleu céleste ou d'un rose de soleil couchant. Je savais qu'une journée s'ajoutait à une autre, je savais que les jours faisaient des mois, que les mois devenaient des saisons, et les saisons l'année. La première fois que j'avais entendu ce bruit, j'avais éclaté en sanglots parce que j'avais reconnu les voix de l'Enfer telles que mon père les évoqua un soir. Il me reste cet album pour égayer ma solitude, pour me prouver à moi-même que je ne suis pas encore mort. Le fqih, un grand maigre à barbe noire, dont les yeux lançaient constamment des flammes de colère, habitait la rue Jiaf. J'ai six ans, l'année prochaine j'en aurai sept et puis huit, neuf et dix. Le soir, le soleil disparaissait et je revenais m'en-dormir pour recommencer le lendemain. Ma mémoire était une cire fraîche et les moindres événements s'y gravaient en images ineffaçables. J'ébauchai de timides amitiés avec les bambins de l'école coranique, mais leur durée fut brève. Mon père ajoutait que se tuer était un grand péché, un péché qui interdisait l'accès à ce royaume. Attendre de devenir un homme, attendre de mourir pour renaître au bord du fleuve Salsabil. Ils aimaient grignoter, sucer, mordre à pleines dents. Je me reveillais le matin, je faisais ce qu'on me disait de faire. Je n'étais ni heureux, ni malheureux, j'étais un enfant seul. Alors, je n'avais qu'une solution: attendre! Mais, pour y renaître, il fallait d'abord mourir. A cette idée, je n'éprouvais certainement aucune frayeur. A dix ans, on est presque un homme. Nous habitons des univers différents. Je désirais que l'Invisible m'admit à participer à ses mystères. Je connaissais cette rue. Cela, je le savais. C'est cela exister. L'école était à la porte de Derb Noualla. J'avais un penchant pour le rêve. Mon père me parlait du :

:Paradis. Point farouche de nature. Attendre ! Ma mère me calma